

Chapitre 1

Des touristes, Japonais comme il se doit, la caméra en bandoulière, se suivaient à la queue leu-leu, en bon ordre de marche tel un bataillon des armées impériales, mitraillant au passage tout ce qui ne bougeait pas, et au milieu d'eux, une petite, bizarrement rousse, ouvrait la marche d'un pas résolu, la caméra brandie telle un sabre au clair, elle seule savait l'italien et les mœurs vaticanes, or donc à une centaine de mètres, l'immobilité du garde-Suisse attira l'attention de l'escouade, la petite rousse dirigea le groupe droit sur sa guérite, le choc, frontal, semblait désormais inévitable.

On s'écartait sur leur passage, les gens se disaient les uns les autres que Nagasaki et Hiroshima ne demeureraient finalement pas impunis, qu'importait le lieu des représailles, mais qu'hélas les armées papales n'étaient guère parées à telle éventualité.

Le "péril jaune" continuait son inexorable marche sur l'ennemi, la rousse toujours en tête, les autres suivant docilement, mais parvenue à une cinquantaine de mètres du garde la troupe nipponne se réforma, la commandante en jupette fut rejointe par le gros du détachement, ils s'avançaient désormais les uns à côté des autres, encore vingt mètres, ensuite un ordre en japonais, et les armes se pointèrent sur l'ennemi, elles cliquetèrent, flashèrent, des écrans lumineux bleurent, là-bas, dans la guérite, le pauvre soldat dit sa dernière prière, lors même il ignorait pourquoi l'offensive de l'infanterie japonaise avait ciblé sa modeste personne, il se promit de périr sans livrer bataille, aucun garde-Suisse n'avait jamais été surpris à faire cela, à combattre, il succomberait jeune certes, mais à la bonne place, dans la Cité de Saint-Pierre, il était avant tout un soldat, même si Suisse !

Les armes toujours en joue le commando arrêta sa marche devant la guérite, la jupette sortit des rangs, et s'avançant d'un pas martial elle s'enquit, dans un italo-nippon

approximatif, indescriptible, de la situation des appartements papaux, la panique, on le sut ce jour-là, pouvait décupler les aptitudes linguistiques, le jeune garde-Suisse comprit tout, en tout cas l'essentiel, et heureux de ce que l'attention belliqueuse de l'escouade terroriste se détournait de sa personne, il livra la précieuse information.

A la suite de cette pittoresque escarmouche le jeune homme s'en tira indemne, mais la notoriété de la garde du souverain pontife en prit tout de même un sacré coup, la postérité en retiendrait l'image d'une face épouvantée face à un groupe des touristes nippons armés de leurs seuls caméras digitaux !

La cité du Vatican grouillait d'une effervescence inhabituelle, ces lieux abondamment habités dès le point du jour offraient ce jour-là le spectacle d'une festivité peu ordinaire, comme enfiévrée, le temps semblait s'y être arrêté, le temps, la denrée la plus usitée dans ce haut-lieu cultuel, cette principauté ritualisée à souhait, ici le temps comptait, il était décompté en cérémonials, chants, prières, en messes, les publiques et les basses, au Vatican le temps était liturgique, psalmodié, discontinu, mais en évanescence...

Mais depuis la mort du pape le temps demeurait figé, spectral, il sourdait de partout une atmosphère de fin d'une ère avec cette fin de règne, on appréhendait le nouveau, l'ancien règne ayant duré près d'un quart de siècle, le temps pour les chrétiens catholiques de se multiplier à l'envi, à croire que le pape n'avait autant duré que pour permettre cette

injonction divine, tentant en même temps, mais sur une préoccupation plus terre à terre, de faire échec à la vertigineuse propagation des profuses masses musulmanes, c'était de bonne guerre, mais offensive était pacifique avant tout, le pape avait toujours fustigé les méthodes expéditives employées par les extrémistes des deux bords, ces irréductibles fêrus de soustraction, car les uns et les autres avaient à cœur de retrancher dans le nombre des adversaires, pour couper dans le gras en somme, en déversant du ciel des bombes d'acier, ou en faisant exploser sur la terre des bombes humaines. Ils disposaient abondamment, pour se revendiquer du Dieu vivant, forcément le même, de la perfidie de la Parole proclamée, mais pervertie, assénée, ce Verbe dont se réclamait désormais la haine, verbe falsifié, cultivé, entretenu, expliqué, justifié, pour finir dans les actions- et surtout par les omissions- de ces exégètes propagateurs de l'exécration de l'autre, à tuer chaque jour un peu de Dieu !

Le monarque des catholiques s'en était donc allé en affirmant, après le Christ lui-même, que tout était accompli.

"Mission accomplie", exultait par ailleurs toute la presse vaticane, répertoriant épars tous les bons coups du pape sortant, au vrai que des actes d'opposition, au mariage homosexuel, à la fornication juvénile, au développement des cellules souches, à l'invasion de l'Irak et l'Afghanistan, le pape était surtout demeuré étrangement sourd aux imprécations des ses prêtres désireux de convoler en justes noces, cependant que la bible n'en faisait guère proscription, il réprimait de fait une sexualité qui se débridait sur les enfants, et les maitresses, l'intransigeance papale à ce propos avait détruit plus des vies qu'elle n'avait concourue à la loyauté envers le vœu de chasteté, lequel était, avec le vœu de pauvreté, les parents pauvres des vertus catholiques, or donc les promesses divines

assuraient à tous la prospérité et l'abondance des richesses, «... sur la terre comme au ciel ! », et puisque le souverain pontife lui-même, ainsi que tous les rois, ne vivait point dans l'indigence, et avec lui ses cardinaux et ses évêques, il n'y avait donc que les prêtres, ces hommes de troupe qui peinaient à gravir les échelons du bonheur, pour souffrir la rigueur de l'ascétisme.

Les chrétiens n'attendaient...rien du nouveau pape, ils l'attendaient tout simplement, dans l'allégresse, le commun n'avait de loyauté que pour un roi vivant, la disparition du souverain évoquait certes une grande perte, mais aussitôt qu'il était annoncé que «le pape est mort...», que fusaient les vivats, «...que vive le roi», on exigeait que le trône fut pourvu en tous temps, en continu, on acclamait le nouveau dictateur, qu'on connaissait souvent d'avance, hormis pour les sujets catholiques dont l'objet était sujet à choix, le souverain catholique, cardinal de Rome, était le seul monarque à subir l'élection de ses pairs !

Depuis quatre jours donc tous les cardinaux de la terre étaient en conclave au Vatican, planchant, transigeant, tractant, votant, intrigant parfois pour choisir celui d'entre eux qui conduirait les destinées de l'église catholique, mais pour moins longtemps que le précédent règne, espéraient-on dans le secret des apartés, afin que tous les prétendants au trône eurent leur chance, puisqu'il n'étaient qu'au nombre de trois, une simple opération arithmétique octroyait logiquement à chacun une décennie, le tout pondéré par l'âge et la santé des uns et des autres, rien n'était donc perdu, sinon que les volutes de fumée noire qui émanaient du saint des saints, indiquant que les prélats des catholiques, les princes de l'église romaine apostolique sacrifiaient à l'exercice démocratique !

Une foule bigarrée s'agglutinait en ce matin estival place Saint-Pierre. Aux touristes s'étaient finalement adjoints les chrétiens, ensuite les Italiens, peu pressés, familiers des lieux et l'événement, somme toute locale, les femmes et les enfants d'abord, les hommes fermeraient un peu plus tard les étales, les pizzérias et autres restaurants à pâtes, sur un dernier apéro, ils savaient seuls l'échéance, le délai au-delà duquel un verre en devenait un de trop, ils en étaient à leur énième élection papale, ils arriveraient à temps, même si un peu guillerets, ça aidait à l'épanchement, l'enthousiasme serait au rendez-vous, la foi étant héréditaire, on était Italien de père en fils, et chrétiens de génération en génération. On ne pouvait être l'un sans être l'autre...

La cheminée vaticane, sur laquelle étaient rivés les yeux de l'humanité entière, continuait à exhaler, par intermittence, une monotone fumée noire, le signe politique du désaccord qui prévalait entre les cardinaux, de pâteuses langues italiennes, bizarrement effilées, non point les maffieuses siciliennes, mais les catholiques romaines, entamèrent une désobligeante et fructueuse campagne dirigée contre la paresseuse assemblée des éminences opportunément déclarées grises, les contempteurs, sans doute trop tôt, ou trop tard, arrachés à leurs martinis portèrent la charge, enrégimentant les touristes japonais, parce qu'après cinq martinis tout le monde pouvait parler le serbo-croate, cinq autres cinzanos plus tard livraient tous les secrets de la linguistique japonaise, après, on pouvait dire à peu près n'importe quoi, les Romains pouvaient seuls parler d'autorité et d'expérience, le nouveau pape serait leur évêque, tous les papes étaient d'abord leur évêque, ils savaient donc de quoi ils parlaient même s'il le disaient laborieusement, d'aucuns posaient tout simplement que le monde était abusé, que les princes de l'Église tenaient banquet, fumant des substances peu orthodoxes, d'où la fumée obstinément

noire, et qu'ils faisaient durer le plaisir, attendant que, avant de dévoiler leur choix, ou que de fumer autre chose, que toute la place St-Pierre fut noire de monde !

L'élection du souverain pontife, le choix du chef spirituel des millions de fidèles catholiques, n'était désormais plus ravalée qu'au rang d'un spectacle festivalier.

«Ils sont fous ces Romains ! », s'outrageaient les Japonais épris de spiritualité et respectueux de la hiérarchie, ils captèrent, en caméra cachée, les irrévérencieux propos et les faciès blafards de qui les avaient imprudemment tenus, le tout parvint en temps réel dans les salles de rédaction des grands médias nippons, le monde entier put donc assister, médusé, aux titubantes allégations des alcooliques romains, d'ordinaire anonymes, un éclat de rire mondial sembla couvrir les hoquets des ivrogneries italiennes, là bas, dans le sanctuaire des élus, on eut vent de la cabale, on se remit diligemment à la tâche, on refit ses devoirs, enfin les volutes de fumée blanche déclenchèrent une gigantesque clameur, le principal officiant, celui qui d'évidence n'avait pas été choisi, vint au balcon pour annoncer la bonne nouvelle, «Habemus papam ! Nous avons un pape !»

Chapitre 2

Solange ne répondait plus à ce nom. En signe de souveraineté. Et de dissidence. Pour ce que la plaisanterie n'avait que trop duré, car après seize années de railleries quasi quotidiennes n'importe qui pouvait légitimement prétendre au statut de meurtrier, cent fois, mille fois, Solange, qui ne répondait plus à ce nom, et qui ne répondait plus de rien, avait failli étriper l'un ou l'autre de ses compagnons d'école, il s'en était fallu de peu, l'idée lui avait souvent traversé l'esprit, mais sa vindicte s'était progressivement tournée vers son père, car seule une énorme dose de stupidité pouvait expliquer qu'un père agréât à telle incongruité, Solange estimait que justice aurait pu lui être rendue depuis longtemps déjà si son père avait su décéder brutalement dans son sommeil, ainsi que l'avaient fait des hommes au demeurant plus méritants que lui, des hommes qui avaient bâti des fortunes ou influencé leur environnement, des explorateurs, des guerriers qui avaient donné leur vie pour le salut de leur patrie, ou simplement des pères qui avaient veillé au bien-être des leurs, beaucoup de ses hommes étaient morts prématurément, et de tels hommes ne comptaient pas de Solange dans leurs familles, son père aurait pu saisir le prétexte de sa médiocrité pour quitter subrepticement ce monde, au lieu de quoi il durait insolemment et inutilement sur la terre, pétant la santé par tous les pores, Solange se disait souvent qu'il ne suffisait, pour aider au trépas du père, que des aliments empoisonnés, mais c'était sa mère qui préparait les repas du père et veillait sur l'ingrat sommeil de son mari, celui-ci ne devait finalement de vivre encore qu'à cause de l'amour que l'enfant portait à sa mère, mais il n'était pas exclu que même cela un jour ne suffise plus à arrêter son bras vengeur, même si de tuer le père tuerait aussi la mère...

Solange haïssait son père !

Solange était un garçon !

Sa seizième année révolue, Solange décida, unilatéralement comme pour tout coup de force, de se débaptiser. Et de se rebaptiser. Sol lui eut mieux convenu, mais Sol rappelait par trop Solange, le choix se porta sur Ramsès, et puisque l'histoire en dénombrait déjà neuf, illustres par ailleurs, ce serait Ramsès le dixième du nom, Solange avait résolu de ne pas ajouter l'imposture à l'injure faite à son nom seize années durant. Ramsès X donc.

Fiona la mère de Solange souhaitait une fille après quatre garçons. Elle demanda et obtint de son mari, Odilon, une cinquième grossesse. A la vue du ventre qui pointait, pour forcer le destin, Fiona baptisa derechef le fœtus. Solange. Ce fut un garçon. Solange...

Odilon le mari, qui agrémentait sa vie avec une seconde épouse, pour ne point réveiller le serpent qui sommeillait en Fiona, ne pipa mot devant l'insolite, préférant, à

l'affrontement frontal, la lâche complaisance du fautif, surtout que Aimée sa seconde épouse, par ailleurs très aimée comme on aime toujours les secondes épouses, s'était farcie d'autant de garçons que de filles, quatre en tout. La situation ne se prêtant guère à la controverse Odilon se tut. A jamais. Mais pour faire bonne mesure, surtout pour tromper sa conscience corrompue, le père disait Soli pour ne pas dire Solange, mais pour dire Solange face à une épouse courroucée, Fiona eut six enfants. Six garçons !

Ramsès X n'en avait jamais vraiment voulu à sa mère dont l'impérieuse envie d'engendrer une fille avait fait perdre tout sens des réalités, quant à son père, le fils ne plaignit plus finalement que l'étonnante candeur d'un homme, pourtant réputé sage, qui crut que l'on pouvait vivre polygame et vivre en paix.

Or donc il y avait le prêtre qui l'avait mené sur les fonds baptismaux. Un hurluberlu venu de Belgique, Gérard Poels, Flamand devant l'Éternel. Ramsès ne comprenait toujours pas pourquoi le curé de sa paroisse avait pu laisser s'accomplir une telle prouesse dans l'imbécilité. Il n'était pas polygame, lui. Il n'avait ni garçons ni filles, du moins qui fussent connus de ses ouailles. Mais alors...

Le fils d'Odilon vouait au curé une aversion sans pareille, ne manquant aucune occasion de médire sur son compte, il le tenait pour seul et vrai responsable de ses seize années passées dans d'humiliations.

Devenu Ramsès dixième du nom, ne répondant plus au nom de Solange, ne répondant plus de rien, il défraya la chronique de son village par des frasques cavalières, souvent peu chevaleresques, il pratiquait la musique, la lutte traditionnelle et les coucheries avec la même passion frénétique, il devint bien vite le personnage le plus connu de toute la contrée, obtenant ici gloire, là honneur et une solide gonorrhée qui l'installa au cœur d'une controverse dont se seraient bien passée ses parents. Le village était petit, tous le surent, tous les adultes s'en gaussèrent. La nouvelle altesse ne s'en formalisa guère.

Ramsès X aimât beaucoup, ainsi que ceux qui ne savent point aimer, il aimait sa renommée, au demeurant surfaite, et la seule infirmière que comptât le village. Mais puisque la demoiselle l'aimait plus encore, tout le monde convint qu'il y avait là danger pour la survie de la communauté. On tint conseil. Les plus radicaux optèrent pour le

bannissement pur et simple, le curé, dont on manda l'avis, signifia, avec un plaisir évident, que de tous temps, versets bibliques à l'appui, on se devait de procéder à l'exorcisme du sujet, et que celui-ci, manifestement, plus que tout autre, était possédé.

Le curé rappela cependant qu'en d'autres temps l'émascation avait été la solution pour les cas avérés de déviances sexuelles, il n'alla quand même pas jusqu'à soutenir son propos par la bible, ici tout le monde l'avait lue de long en large.

Le père Gérard lui-même se chargea de rendre publiques les délibérations du conseil des sages. Il le fit pendant son homélie dominicale, postillonnant sa joie d'avoir finalement eu gain de cause, se délectant à l'avance des supplices qu'il aurait à infliger au damné, il les énuméra, les expliqua sans s'économiser sur les détails, il promit la géhenne au suppôt de Satan, il le fit tant et si bien que toute l'assemblée, au sortir de la messe, fut saisie d'effroi.

Les jeunes du village, et ceux des villages environnants, se mobilisèrent, Ramsès X était une figure emblématique auprès d'eux, le symbole de la contestation des jeunes vis-à-vis de la vieille génération, une icône vivante, aussi toute la semaine suivante, et celle d'après, fut ponctuée de manifestations, les élèves décrétèrent une grève illimitée, une pétition circula qui exigeait, mais sans conditions, la réhabilitation et la réinsertion de Ramsès dans la communauté sine die, et après qu'un jeune eut brisé une bouteille au sol on se convint rapidement qu'il s'agissait d'un cocktail Molotov, certains pointèrent du doigt le terrorisme, les jeunes ne se laissèrent pas intimider pour autant par ces allégations, ils voulaient Ramsès, ils auraient Ramsès ! Et ils eurent Ramsès !

Ce que la situation manquait de tourner à l'insurrection, une jeune infirmière énamourée, la seule que comptât le village, décida de ne plus exercer. On re-tint conseil, sans le père

Gérard cette fois-ci, ses avis étant désormais relégués aux faits incitant à la violence, on leva toutes les charges pesant sur le mécréant que tous, au demeurant, savaient coupables, on acheta la paix au détriment de la justice, on fit de la politique.

Ramsès X vainquit par la rue qu'il dédaigna aussitôt, annonçant, par simple voie de communiqué, laconique par ailleurs, qu'il abandonnait le monde du spectacle. L'annonce fut placardée sur deux des trois endroits les plus fréquentés du village, sur la place du marché où Fiona sa mère avait pignon sur rue, sur les murs de l'hôpital où une jeune infirmière énamourée..., le troisième lieu était l'église, mais le père Gérard menaça d'excommunier quiconque s'en approcherait, il vitupéra la racaille qui vendait sur la place sacrée, il divagua, on craignit pour sa santé mentale, on le vit un fouet à la main chassant, flagellant l'air, répétant, hagard, "*Vade retro satana !*".

S'il survécut à sa crise de delirium, sa crédibilité en prit un coup, l'église se vida de moitié, elle perdit ses jeunes.

Un semblant de cohésion sociale revint cependant au village, précaire, à la merci d'impromptues frasques d'un Ramsès toujours imprévisible, et même s'il n'en fut rien, ses parents décidèrent de l'éloigner momentanément des lieux du crime, son oncle, le jeune frère de son père accepta de le recevoir dans la capitale.

Ramsès y acheva son cycle du secondaire. Et une licence en philosophie. Contre toute attente.

Puis il revint dans le village !

Chapitre 3

Le "BBR", *Biddle's Blues and Ribs*, eût mieux convenu à Atlanta en Géorgie. L'on y consommait le jazz ainsi que le vin en France. En quantité. De qualité. De si grande qualité que ceux qui s'y connaissaient, de plus en plus nombreux, ceux qui percevaient une régularité dans un rythme décalé, ces âmes distancées du vulgaire pour avoir atteint à l'élévation, savaient seules trouver la modulation dans la répétition, un bonheur à une musique qui ne parlait que de tristesse, et puisqu'ils savaient autre chose de la musique ils se voulaient autres, ils étaient les habitués, les adeptes du Biddle's, le temple du *Blues* à Montréal.

A l'intérieur tout était capitonné de rouge et de noir, tel un hommage à Stendhal qui eût gagné à savoir le blues. Les lampes, dont certaines pendaient à même les pâles des vieux ventilateurs suspendus au plafond, jetaient une lueur jaune démultipliée par les nombreux miroirs recouvrant les murs. Étrange galerie, où des statuettes disséminées un peu partout dans la salle semblaient, sous les regards de l'assistance, et sur la musique, opiner du chef, comme attestant ce qu'annonçaient les affiches vantant le maître des céans.

La première clamait que Charlie Biddle, masque de sérénité, était le "*Father of blues in Montreal*", le sourire figé d'Oliver Jones semblait approuver cette profession de foi cependant que Bernard Primeau, dans son cadre de bois, y consentait également, ce que confirmait complaisamment la légende au bas de la photo de Billy Georgette. Tous, hôtes respectueux et respectés par ailleurs dans le monde du jazz avaient à cœur, sur la caution de leurs propres talents, et ils y étaient fortement conviés, de rompre la solitude du "vieux Charlie" sur les murs de verre.

Ce soir-là l'ambiance était à la mélancolie, c'était du jazz, et le pianiste, vieux comme il se devait, égrenait des tresses de solfèges criblés de hoquets, arrachant à son instrument des accords plaintifs ainsi que pour une lente torture, faisant la sadique démonstration qu'un piano était capable de souffrances.

Sur la piste du *Biddle's*, le pianiste avait été rejoint par trois autres musiciens, un guitariste, un saxophoniste et un batteur de tam-tams. C'est ce dernier qui retenait l'attention. Il donnait l'impression de qui, d'ordinaire, battait. Mais bien plus que le seul tam-tam. Il était assurément un batteur de ce qui en ce monde se battait le mieux, femmes et enfants....

Il battait.

Ses mains noires virevoltaient en tous sens, battant une mesure syncopée, il battait hargneusement sur trois tam-tams aux résonances variées, on ne voyait que lui, on n'entendait plus que ses tam-tams disposés en demi-cercle devant lui, il allait de l'un à l'autre, tel un amant volage, s'arrêtant souvent sur son préféré, qu'il battait furieusement, « *qui bene amat, bene castigat* , *qui aime bien, châtie bien* », son préféré, jamais le même, il s'extasiait visiblement de sa propre performance, tirant son audace de l'admiration que contenait difficilement une assistance médusée, arrachée à la tranquillité des sons plus conventionnels.

L'artiste, transfiguré, battait ses tam-tams ainsi qu'aucun homme ne battait sa femme, avec amour, ses mains semblaient dotées d'une vie propre, la mélopée se transporta, crescendo, envahissante, occupant les moindres anfractuosités des murs, l'homme entra en transes, les yeux clos, la bouche figée en un rictus de douleur jouissive, de grosses gouttes de sueur perlaient de son front proéminent comme des trombes d'eaux jaillissant

d'un rocher noir, le tronc complètement rejeté en arrière, les jambes écartées, il battait, ses mains battaient, on se doutait que c'était toujours elles qui battaient, puisqu'on ne les voyait plus, devenues de simples sillages pourfendant l'air. S'étant ainsi élevé dans la sphère du mystique, de l'inaccessible au commun, il devint fou, du moins l'assistance le crût passé à la démence, une clameur gutturale surgit soudain du possédé, la salle frémit dans un mélange d'effroi et de béatitude, les sommets de l'art étaient dépassés depuis longtemps déjà et de beaucoup, les autres musiciens, eux-mêmes surpris par la prestation inattendue de leur collègue, s'étaient arrêtés de jouer, fascinés, un peu craintifs, mais aussi pour signifier leur unanime désapprobation vis-à-vis de l'outrageant spectacle qu'offrait celui qui n'était déjà plus des leurs.

Ramsès ferma les yeux. Il refit le voyage de retour dans le temps, se propulsant, sur l'insupportable cadence, vers l'Afrique.

Les batteurs de tam-tams, une douzaine, étaient disposés en demi-cercle à une vingtaine de mètres de la tribune faite de rameaux. Là se trouvaient les mariés, leurs familles et les invités de marque. Mais comme tout le monde ou presque prétendait à cet insigne honneur, on avait failli manquer de place. Fiona Yalma, la mère de Ramsès, toujours inventive, avait tôt fait de trouver la solution alors que les choses manquaient de tourner à l'émeute : seuls les couples déjà mariés, hormis la parenté des mariés du jour, s'installeraient sous le paravent de fortune. Les jeunes et les célibataires, ce qui revenait au même, étaient disséminés un peu partout dans la vaste concession des Yalma. Certains dansaient par petits groupes, tentant de voler la vedette aux musiciens. Il était environ midi, les invités d'honneur installés sous la tribune appréciaient d'autant plus leur situation qu'ils se trouvaient opportunément protégés du soleil, lequel dardait ses flèches de feu sur les fêtards, les vapes de chaleur semblaient perler, s'égoutter directement du disque céleste ainsi qu'une pluie de lave. Au loin, gesticulant au milieu des jeunes, on apercevait la soutane blanche du Père Gérard Poels qui avait consacré le mariage quelques heures auparavant. Filles et garçons l'apostrophaient gaiement, lui, une bouteille de vin à la main, semblait y trouver un plaisir évident. Sur sa poitrine la grosse croix argentée jetait des éclairs aveuglants. De mauvaises langues le créditaient de nombreuses aventures féminines sans que nul ne l'eut jamais pris sur le fait. Ce qui ne le disculpait en rien. Gérard Poels était arrivé en Afrique trente-sept ans auparavant, missionnaire de l'Ordre des Jésuites, et ne l'avait plus jamais quittée, fût-il pour des vacances qu'il ne prenait au demeurant jamais. Sa Belgique natale semblait ne jamais lui manquer et n'était d'ailleurs plus qu'un lointain souvenir. Le Père Gérard, tout le monde ne le désignait qu'ainsi, était un amateur de bonne chair, animale cela s'entendait, et de